



PROJECT MUSE®

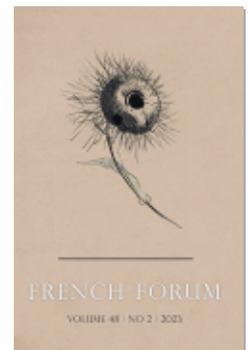
Une traversée maritime, destination l'Europe: " *Mur Méditerranée* " de Louis-Philippe Dalembert

Marco Modenesi

French Forum, Volume 48, Number 2, 2023, pp. 193-201 (Article)

Published by University of Pennsylvania Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/frf.2024.a947519>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/947519>

Une traversée maritime, destination l'Europe: “*Mur Méditerranée*” de Louis-Philippe Dalembert

MARCO MODENESI

Le titre de celui qui est actuellement le dernier roman de l'écrivain haïtien Louis-Philippe Dalembert dénonce tout de suite l'espace qui y est accordé à la Mer Méditerranée. *Mur Méditerranée* (2019) suit, en effet, la traversée de trois migrantes, Chochana, Semhar et Dima, qui représentent autant de trajectoires existentielles se déroulant en parallèle au fil du temps.

Dalembert suit la migration de trois femmes, ce qui place son roman en parfaite sintonie avec l'une des données les plus significatives concernant la migration contemporaine où “les femmes sont de plus en plus nombreuses dans les traversées de la Méditerranée” (Schmoll 9).

Ces trois femmes arrivent de trois terres d'origine différentes—respectivement du Nigéria, de l'Érythrée et de la Syrie—et leurs histoires personnelles n'ont presque rien en commun: Chochana appartient à la communauté juive ibo de son village et rêve de faire des études pour devenir avocate; Semhar, comme tous les jeunes de son pays fait partie de l'armée et doit obligatoirement assurer un service militaire national dont la durée dépend exclusivement de la volonté du dictateur; Dima, à Alep, a une belle famille bourgeoise et ignore les problèmes financiers.

Chacune d'elles connaît cependant un moment qui bouleverse radicalement son présent et qui fait chavirer ses rêves et ses projets: la sécheresse oblige Chochana à l'exode, avec son frère et un groupe d'amis; Semhar ne trouve d'autre solution que désertir (et, par conséquent, quitter son pays natal) pour s'emparer du futur de sa vie; Dima et sa famille (un mari et deux fillettes) doivent fuir la guerre civile, abandonner d'abord la ville d'Alep et, juste après, la Syrie.

L'histoire de chacune de ces femmes concrétise ainsi, au niveau de l'univers du roman, une autre donnée significative concernant les migrations féminines, à savoir que "les raisons qui poussent les femmes à partir sont multiples" et que "si certaines déclarent avoir fui la sécheresse, la famine, la pauvreté ou la guerre, d'autres avaient une vie matérielle que l'on pourrait qualifier, si cela a un sens, de "décente" (Schmoll 58).

Dalembert trace l'itinéraire de ces trois femmes et dessine ainsi trois histoires, à la fois différentes et semblables, d'émigration clandestine.

Le roman s'ouvre, en effet, sur une nuit à Sabratha, sur la côte de la Lybie. Des surveillants font irruption dans un entrepôt où sont littéralement amassées des dizaines de femmes qu'ils rudoient de manière systématique et depuis le temps—qu'on comprend correspondre avec une très longue période—qu'elles se trouvent parquées là. C'est ici que le lecteur rencontre Chochana et Semhar: elles se sont rencontrées là après des mois d'errance, après leurs parcours individuels qui, de manière tristement exemplaire, "couvrent des milliers de kilomètres et prennent des mois" (Schmoll 57). Chochana et Semhar se trouvent là depuis des semaines, effectivement victimes de la brutalité quotidienne des passeurs tout-puissants, dans l'attente de pouvoir s'embarquer pour l'Europe.

La première section du roman, *Larguez les amarres!*, coïncide avec la nuit du départ tant attendu pour Lampedusa. Ce départ concerne aussi Dima et sa famille qui, cependant, arrivent, avec un minibus climatisé, sur la plage où déjà "une soixantaine de filles se retrouv[ent] [. . .], agglutinées dans le noir, en attendant les ordres" (Dalembert 13) des surveillants et des passeurs et d'où le bateau de clandestins va enfin appareiller.

Le destin des trois femmes, ainsi, est désormais entrelacé: c'est celui de tous les clandestins bourrés dans et sur le chalutier qui doit les faire arriver à Lampedusa, "ce grain de sable abandonné, trois cents kilomètres plus loin, au milieu de la Méditerranée, [et qui est] déjà l'Italie, paraît-il" (Dalembert 17).

Dalembert accompagne, alors, la traversée de la Méditerranée de ce groupe de clandestins en se focalisant sur celle des trois femmes. Cette partie de la narration est assurée par les trois sections du roman ayant comme titre *Au bord du chalutier*.¹ Chacune est précédée par une section consacrée, comme son titre l'indique, à l'une des trois figures féminines: *Chochana*, *Semhar* et *Dima*.² C'est ainsi que, par un mouvement presque intégralement analeptique, le narrateur récupère et présente au lecteur la vie de chacune des trois femmes avant la nuit du départ pour l'Europe et avant ce trajet existentiel commun qu'est la traversée de la Méditerranée.

“Pour les Anciens, la Méditerranée était le centre de la civilisation, environné de tous côtés par de peuples barbares, des terres inconnues. Des empire impénétrables,” bref, “le nombril du monde. Mare nostrum” (Onimus 2).

Pour nos trois migrantes, la Méditerranée est essentiellement la voie d'accès à la terre qui devrait assurer l'amélioration de leur vie, “un avenir radieux” (Dalembert 65).

La traversée de la Méditerranée s'impose à ces gens qui décident de risquer leur vie pour l'améliorer: elle entre nécessairement en jeu vu que “en tête des destinations rêvées, il y avait l'Europe limitrophe. Les États-Unis, trop loin, paraissaient une chimère” (Dalembert 29).

La comparaison avec l'Amérique témoigne, d'autre part, en faveur de la voisine Europe surtout pour ce qui est de la nature de la traversée à accomplir: “La piscine Atlantique à traverser, ce n'était pas le bassin de la Méditerranée” (Dalembert 29). D'ailleurs, Chochana et Semhar en particulier témoignent du fait que Lampedusa a été choisie parce que “à en croire leur contact, la traversée ne dépasserait pas la nuit et une partie de la matinée suivante” (Dalembert 17).

Il demeure donc bien clair que, pour ce qui est de la Méditerranée en tant que frontière à traverser, “sur le plan de l'imaginaire, la mer s'oppose radicalement à l'océan. L'un écrase par son immensité, terrorise par ses fureurs” alors que “l'autre reste en relations avec des paysages limités” (Onimus 8).

Cependant, en s'appuyant discrètement sur l'un des éléments constitutifs—les récits de ceux qui ont déjà tenté la traversée—du paradigme narratif qui est à la base de tout roman de migration, le narrateur fait bientôt glisser l'idée du danger de la Méditerranée et relève la crainte qui s'insinue dans l'âme de ceux et de celles qui ont même une vague connaissance de cela.

Semhar (et le lecteur nécessairement avec elle), tout en ayant “l'esprit tourné vers cet ailleurs où elles espéraient enraciner leurs rêves” (Dalembert 80), s'avère aussi consciente du fait que cette mer n'est pas vraiment un simple bassin à traverser:

En Méditerranée, le vent peut se lever sans crier gare, grossissant les eaux en un éclair. Une fille qui en avait fait l'amère expérience avait raconté son histoire à Semhar. Après trois jours de dérive, accrochés à l'épave de leur bateau, les naufragés avaient été secourus en haute mer par des gardes-côtes italiens qui les avaient refilés à leurs collègues libyens. Retour à la case de départ. (Dalembert 80)

Par ailleurs, d'autres signes véhiculent et renforcent discrètement le trait dangereux qui serait à attribuer à la Méditerranée. C'est ainsi que “l'immensité

de la Méditerranée” (Dalembert 82) se transforme, sous les yeux d’un jeune passager qui voit pour la première fois la mer, en une réalité naturelle dont “l’amplitude” l’effraie jusqu’à lui provoquer une véritable attaque de panique qui se transmet immédiatement à d’autres passagers:

En fait, c’était la première fois qu’il voyait la mer. Son amplitude l’effraya. La Méditerranée paraissant un univers dangereux. Il voulait être ramené sur la terre ferme. Sa panique gagna des passagers, qui se levèrent pour réclamer eux aussi de revenir sur la rive. Le zodiac commença à tanguer dans tous les sens. (Dalembert 82)

Le narrateur choisit, cependant, d’atténuer cette atmosphère de tension par la description d’un paysage nocturne qui apparaît quelques pages plus tard où, accompagnée d’un vent frais qui souffle du nord, “la lune diffusait une douce clarté sur la Méditerranée” (Dalembert 86). Et d’ailleurs, pendant quelques heures de navigation, la mer s’avère “si calme qu’on aurait dit un lac” (Dalembert 97).

Le lecteur, ainsi, est poussé à partager l’état d’âme des passagers et celle qui va s’avérer bientôt l’illusion d’une migration et d’un voyage paisibles.

Et pourtant, nourri de faits-divers et de chroniques d’actualité, probablement le lecteur ne devrait pas ignorer que normalement “le passage maritime est un véritable basculement” et que, d’après de nombreux témoignages directs, “la réussite de la traversée est une question de hasard ou de volonté divine” (Schmoll 83).

Et, en effet, ce n’est qu’une illusion qui s’effrite tout d’un coup, lorsque les nuages commencent par effacer la lune. Le narrateur introduit, alors, un long passage descriptif, enregistré à partir du regard de Chochana qui se trouve, avec des centaines de migrants, dans le noir de la cale du bateau, où voyagent ceux et celles qui ont payé le moins:

C’est alors que les premières secousses étaient arrivées. Chochana se préparait à défier ses démons. À les regarder droit dans les yeux. [. . .] D’un seul coup, la mer catapulte le bateau sur des hauteurs que, du fond de la cale, Chochana imagine tutoyer la pointe du Kilimandjaro, avant de l’entraîner dans des profondeurs abyssales. Un “ouuuuh” chargé de frayeur, jailli de plus de quatre-cent poitrines, déchira l’obscurité. Le temps pour les clameurs de retomber, le bâtiment était déjà hissé au sommet d’une montagne plus élevée encore, puis précipitée dans une chute sans fin. (Dalembert 100)

Chochana, qui vient de prendre la mer pour la première fois de sa vie, est parmi les migrants les plus inquiets. Et, tout d'un coup, le savoir collectif, les images tragiques transmises par les télévisions du monde entier concernant les nombreux passages en mer des migrants se pressent dans sa mémoire: "Les nouvelles des nombreuses embarcations sombrées corps et biens dans la Méditerranée envahirent son esprit" (Dalembert 100).

Et juste quelques lignes plus tard, le cauchemar reprend avec une plus grande vigueur:

Après quelques minutes qui semblaient n'en plus finir, la Méditerranée retomba dans une quiétude de lac débonnaire. L'accalmie serait toutefois de courte durée. Au vrai, elle s'était mise au repos, le temps de reprendre des forces. Et de revenir se jeter avec plus de fureur contre tout ce qui entravait ses trémoussements. Les calais tentaient de retrouver leurs esprits lorsque le navire se remit à giquer. Il partit dans un mouvement transversal, penchant sur un flanc puis sur l'autre. La carcasse grinçait de partout, menaçait de rompre à chaque instant. Mais elle continua de tracer avec résolution sa route au milieu de la masse d'eau, résistant aux assauts de vagues de plus en plus hargneuses. (Dalembert 102)

À partir de ce moment, le narrateur fait de manière que la violence de la Méditerranée envahisse toujours plus les pages du roman: comme les vents et les eaux déchaînés attaquent la carcasse du navire, les passages descriptifs concernant la furie de la mer se multiplient dans le roman et justifient l'inquiétude grandissante des passagers, "plus de sept cent cinquante personnes, [...] réparties en fonction du prix payé pour la traversée (Dalembert 86).

Par ailleurs, même Dima, dont l'argent lui permet de voyager avec sa famille sur le pont du chalutier, se retrouve "cloîtrée au sens propre comme au figuré, au milieu d'une Méditerranée déchaînée" (Dalembert 109).

Si la mer est, par moments, thériomorphisée (rugissements des vents et de la mer; hargne des vagues), elle est évoquée surtout à partir du point de vue de Chochana, juive: la foi modèle l'âme de la jeune fille à ce point qu'elle traduit à travers son iconographie religieuse la tragédie qu'elle est en train de vivre (comme, d'ailleurs, le fera plus tard Semhar).

C'est ainsi que, dans la lutte qu'il engage avec la mer déchaînée, elle identifie le bateau avec David et la Méditerranée avec Goliath, dans un conflit déséquilibré qui suggère la dimension titanique et presque surhumaine de l'entreprise:

En bas, chaque coup de bélier des vagues contre la coque amplifiait la détresse des calais. [. . .] Les planches et les solives grinçaient de plus en plus fort. Émettaient des râles qui disaient leur combat de David face à Goliath-Méditerranée. Mais elles refusaient de lâcher prise. (Dalembert 104)

Et les hurlements des vents qui se bousculent à l'entrée de l'écouilles (seul accès à la cale où la grande masse des migrants est entassée) s'avèrent, alors, "pareils à un troupeau de chameaux obligés de passer en même temps par le chas d'une aiguille" (Dalembert 171).

Après la énième accalmie, alors que, toujours dans le noir suffocant de la cale, Semhar continue de parler à Chochana pour déjouer ses attaques de panique, la violence de la tempête redouble, dépasse toute limite, comme le suggère le recours au champ sémantique de la démesure:

Les propos de l'Érythréenne furent interrompus par un bruit énorme, résultant d'un choc foudroyant. Pas de doute, le chalutier avait heurté un gigantesque récif. [. . .] En fait, le choc provenait de la rencontre avec une vague plus agressive encore que les précédentes. Il y eut d'autres assauts du même acabit pendant un moment. De l'intérieur de la cale, on entendait les rugissements conjugués des vents et de la Méditerranée. Le chalutier réexécutait sa chorégraphie de bateau ivre et fou, faites de plaquages impressionnants à babord et à tribord, de précipités abyssaux et de montées golgothéennes, selon le mot de Semhar. [. . .] Le retour des bourrasques ramena les cauchemars des heures précédentes. Les passagers regardaient, atterrés, le chalutier s'enfoncer dans la mer, en ressortir indemne, jouer à saute-mouton avec les vagues. (Dalembert 202–3)

Par ailleurs, si les quelques tentatives de révolte de la part des migrants face aux conditions inhumaines du voyage sont supprimées par la violence de la part des passeurs, la mer, de manière inquiétante, semble partager ce comportement, d'après ce que la voix du narrateur relève:

L'homme à la barbe fournie fit un signe de la tête à ses acolytes, avant d'essuyer lentement la lame sus ses manches. Le blondinet et l'adolescent s'emparèrent du corps du Subsaharien, l'un par les jambes, l'autre sus les aisselles et, sans autre forme de procès, le précipitèrent dans les eaux à nouveau en furie, sous les applaudissements obscènes des vents. (Dalembert 111–12)

Finalement, le chalutier ne pourra plus soutenir l'effort et commencera à sombrer, malgré le pouvoir du *gospel* que Chochana, à l'heure la plus sombre de leur voyage, parvient à faire chanter à un large nombre de passagers. Des passagers qui décideront d'abandonner la cale où ils sont relégués pour atteindre le pont où ils seront massacrés par l'équipage et où se produit "un carnage comme les annales de la Méditerranée n'avaient pas dû en enregistrer depuis des temps fort reculés" (Dalembert 283).

Et lorsque tous, après ces événements, éreintés, s'abandonnent "à un léger sommeil," "un cri de terreur, monté de la cale, les réveill[e] en sursaut" (Dalembert 292): le chalutier est en train de prendre de l'eau. C'est le glas qui annonce la fin.

Le chalutier est désormais dans le canal de Sicile, mais on ne voit pas encore la terre ferme et le naufrage sera inévitable.

Suivant les événements du fait-divers autour duquel pivote *Mur Méditerranée*, le pétrolier danois *Torm Lotte*, le 18 juillet 2014, avec un certain nombre de difficultés, parvient à sauver une large partie des migrants, alors que beaucoup d'autres [191], (Dalembert 311) emportés par la terreur, le désespoir et la panique, sombreront dans la mer où paradoxalement ils se jettent pour atteindre les sauveteurs.

La dernière image de la Méditerranée que nous livre le roman de Dalembert coïncide avec la tombée de la nuit du jour du naufrage:

La nuit tomba enfin sur la Méditerranée, trouée ici et là par les projecteurs des patrouilles en quête de survivants qui auraient échappé à la vigilance et à l'abnégation des sauveteurs. (Dalembert 309)

Malgré leur épuisement, alors, les rescapés improvisent un chant de remerciement et la chanson—comme au moment de la révolte sur le chalutier—a raison de la fureur de la mer: "La chanson transperça la nuit de la Méditerranée, réduisant au silence les vents et les vagues. La mer même s'apaisa, comme apprivoisée par la mélodie" (Dalembert 311).

Après ce long cauchemar engendré par la traversée de la Méditerranée, les rescapés, à terre, peuvent même pleurer de joie car, enfin, "ils touchaient leur rêve du doigt" (Dalembert 311).

La section conclusive de *Mur Méditerranée* coïncide avec l'arrivée en Italie, en Europe et enregistre une nouvelle étape—chargée de difficultés d'autre nature—de la destinée des trois migrantes et de tous les autres rescapés, désormais arrivés en une présumée terre d'accueil.

Le roman de Louis-Philippe Dalembert est un roman de migration et, comme on l'a déjà relevé, met en action celui qui peut, à juste titre, être considéré comme le schéma paradigmatique du genre: l'abandon de la terre natale, le voyage et ses dangers, l'arrivée (possible) en terre d'accueil.

Dalembert raconte la première étape de l'itinéraire de ces femmes dans les sections qui portent leur nom et met surtout en relief le moment collectif de la traversée de la Méditerranée.

Dalembert opère un choix après tout au nom du réalisme lorsqu'il décrit de mettre en évidence les obstacles mortels que loge la Méditerranée.

D'autre part, en adoptant le point de vue des passagers terrorisés pour décrire les moments de furie de la mer, Dalembert montre que, à leurs yeux, cette Méditerranée atteint la dimension d'une entité monstrueuse, d'une créature cauchemardesque qui s'oppose à l'avancée des migrants, dans une expérience aux couleurs d'Apocalypse.

La Méditerranée s'avère ainsi un véritable mur que les migrants doivent dépasser, malgré tout, afin d'atteindre une possibilité de concrétisation de leurs projets, de leurs rêves. Et *Mare nostrum* (Schmoll 310) n'est, désormais, que l'association dont les militants s'occupent des migrants qui viennent de débarquer en Italie.

La Méditerranée telle qu'elle se présente dans le roman de Dalembert est, alors, loin d'être perçue comme le centre de la civilisation. Bien au contraire, comme le relève Camille Schmoll, en parlant de la Méditerranée en tant qu'espace à traverser de la part des migrants et des migrantes, "on sait depuis longtemps qu'elle est un espace mortifère" (Schmoll 10) et qui est devenue, de plus en plus, un espace de "la prolifération des murs et [de] l'hécatombe" (Schmoll 10) dictée par les naufrages. Comme le relève le narrateur, "la Méditerranée était devenue une véritable autoroute, l'une des plus mortelles pour les migrants acheminés par des marins amateurs" (Dalembert 299).

Le choix de trois figures féminines de la part de Dalembert témoigne probablement aussi de la volonté, comme les études sur les migrantes le soulignent, de "proposer un changement d'approche sur les flux [migratoires], un regard plus complet" (Schmoll 197), mais ces trois femmes sont aussi autant de témoins exemplaires de la condition humaine lorsqu'elle est confrontée à la migration (et à l'exil).

La nature féroce de la Méditerranée sert ainsi—au-delà de l'exigence de réalisme qu'un roman-témoignage comme celui de Dalembert demande—à insister sur la portée des dangers et des difficultés qu'un choix de ce type implique toujours.

Mais la Mer Méditerranée n'est pas vraiment une entité maléfique. Elle n'est qu'une force sauvage de la Nature.

Comme le sait très bien Dalember, elle ne fait qu'impliquer une vérité qui concerne toute mer et à laquelle celui qui décide de migrer ne peut ou ne veut se soustraire.

Une vérité qui nous est livrée par l'épigraphe de Cesare Pavese (un extrait de *Il Mestiere di vivere* de 1952) que Dalember place, de manière extrêmement significative, juste en ouverture de son roman: "Quel monde se trouve au-delà de cette mer, je ne sais, mais chaque mer a une autre rive, et j'y arriverai"³ (Dalember 9).

Università degli Studi di Milano

Notes

1. Dans l'édition de 2019, ces trois sections correspondent aux pages 75–112; 169–221; 267–312.
2. Respectivement aux pages 21–73; 113–167; 223–66.
3. "Quale mondo giaccia al di là di questo mare non so, ma ogni mare ha un'altra riva, e arriverò."

Œuvres citées

Dalember, Louis-Philippe. *Mur Méditerranée*. Sabine Wespieser Éditeur, 2019.

Onimus, Jean. *La Méditerranée dans l'imaginaire de notre temps*, <https://www.departemento6.fr/documents/A-votre-service/Culture/archives/recherches-regionales/rr104-1988-03.pdf>

Schmoll, Camille. *Les damnées de la mer*. La Découverte, 2020.